

il suivit les voyageurs pendant près d'un mille, et alla rejoindre ses compagnons.

L'eau et les marais occupaient presque également le pays qu'on venait de parcourir. Une plaine couverte d'eau était un grand soulagement pour les hommes et les chevaux, car une forêt ou des broussailles dont le fond paraissait sec, annonçait ordinairement des sables mouvans ou des fondrières. Leur surface supportait assez bien le poids d'un homme; mais à peine les chevaux y appuyaient les pieds, que l'eau jaillissait à chaque pas qu'ils faisaient et que la surface du terrain s'enfonçait. La nature de cette contrée, observe M. Oxley, met tous les calculs en défaut: ce qui à une certaine distance paraît être d'une façon, a une forme et un aspect différens quand on en approche. Les rivières, les broussailles, les marais n'apportent aucun changement dans la végétation de ce singulier territoire; une triste uniformité règne dans toutes ses productions naturelles.

Plusieurs jolis ruisseaux prennent leur source dans le Kangaroo-Hill, et ne tardent pas à se perdre dans les marais qui l'entourent. Après qu'on s'en fut éloigné d'un mille, en traversant une plaine marécageuse, on rencontra une roche calcaire qui s'étendait en petites portions sur une

colline basse. Il est remarquable, observe M. Oxley, qu'elle se retrouve précisément sous le même méridien que celle qu'on a vue sur les bords du Lachlan et sur ceux du Macquarie. La même couche paraît avoir couru du sud au nord pendant plus de deux cents milles. Cette colline-ci est certainement son extrémité septentrionale, puisque au-delà commencent les plaines basses et marécageuses de l'intérieur.

« Une montagne, sur laquelle on gravit un peu plus loin, produisit un effet singulier sur la boussole. On avait placé cet instrument sur la partie la plus haute et presque au centre de cette colline. On fut surpris de voir l'aiguille tourner tout autour de l'horizon avec une vitesse extrême, puis s'arrêter à des points opposés à ceux qu'elle marque, le nord étant au midi et le midi au nord; en changeant l'instrument de place, il éprouva d'autres perturbations. A quelque distance du pied de la montagne, l'aiguille resta dans sa position ordinaire. Les morceaux de roche que l'on cassa étaient d'une couleur gris de fer: on pensa qu'ils ne contenaient pas de fer, puisque essayés à la tente, l'aimant ne les attira pas. On ne distingua aucune couche régulière dans la montagne qui était couverte de grandes pierres détachées, dont quelques-unes étaient à cinq et à six angles.

On mit plus de deux heures le 8 à grimper

sur le Mont-Exmouth, qui est extrêmement raboteux ; on vit distinctement le Mont-Harris et le Mont-Forster, qui n'a pas plus de 200 pieds de hauteur au-dessus du niveau de la mer, et dont on était éloigné de quatre-vingt-neuf milles. A l'exception de ces deux points, on n'apercevait du nord au sud qu'une plaine immense de l'est-nord-est au sud : le pays était inégal ; de hautes collines s'élevaient au-dessus d'autres moins considérables. Leurs sommets étaient couronnés de rochers perpendiculaires de formes extrêmement bizarres. Le Mont-Exmouth s'élançait perpendiculairement à 1000 pieds au-dessus de tout ce qui l'environnait ; plus bas sa descente devenait plus douce : sa hauteur au-dessus de la mer est à peu près de 3000 pieds ; au nord-est une chaîne dont les cimes bleues coupaient l'horizon fut nommée *Hardwicke's-Range*. A près de cent vingt milles de distance, la contrée intermédiaire était entrecoupée de collines raboteuses, de vallées qui paraissaient profondes, et de chaînes de monticules. Les terres hautes de l'est et du sud-est s'abaissaient progressivement vers le nord-ouest jusqu'au niveau des plaines immenses qui bordent le bassin intérieur de ce singulier continent.

Le Mont-Exmouth parut composé principalement de minerai de fer très-riche. On trouva des cailloux de grès de différentes couleurs dans un

ruisseau qui prend sa source sur ses flancs. Cette montagne offrit au botaniste plusieurs plantes nouvelles très-intéressantes, entre autres des *xanthorræa*. On en partit le 10 août.

Le voyage fut moins pénible à l'est du Mont-Exmouth : on suivit des chaînes de monticules, dont les sommets et les flancs étaient couverts de broussailles, de cyprès et d'arbrisseaux ; mais ensuite on avança difficilement dans les vallées, dont le sol était mou et marécageux. Tous les ruisseaux coulaient au nord. L'aspect du terrain annonçait qu'il avait beaucoup plu, et le 11 au soir il y eut un orage épouvantable ; la pluie tombait à torrens ; le tonnerre retentissait avec un fracas inconcevable au milieu des collines. On continuait à être entouré de naturels ; on ne se causait mutuellement aucune inquiétude : le bruit de leur hache contre les arbres en interrompant le triste et profond silence de ces solitudes, était un soulagement pour les voyageurs.

Bientôt le pays devint si affreux, que l'on ne rencontra plus de naturels ; les pluies abondantes avaient transformé en fondrières des espaces immenses, où trois pouces de terreau recouvraient une couche de sable profonde de dix-huit pouces, qui reposait sur un fond de rochers ou de cailloux. Les hommes même, en y appuyant le pied, en faisaient jaillir l'eau. Si le temps n'eût pas été si

pluvieux, on eût voyagé facilement dans cette région ouverte et plate : quelle différence ! on ne pouvait parcourir chaque jour qu'une distance très-bornée. Enfin les marais et les sables mouvans finirent par boucher entièrement les passages ; il fallut rebrousser chemin : on gagna des hauteurs rocailleuses et stériles, séparées par des défilés étroits, et l'on eut le plaisir d'arriver dans une vallée où le terrain était ferme et l'herbe abondante ; cependant l'eau était tellement imprégnée de fer, que l'on eut de la peine à la boire.

En sortant de cette vallée, où l'on fut retenu un jour entier par la pluie, on entra dans un canton nu et rocailleux ; des chaînes de collines graveleuses étaient séparées par des vallées de sable pur et d'ailleurs humides et marécageuses : l'on avait beaucoup descendu depuis que l'on avait quitté les montagnes, en se dirigeant au nord-est. Un aspect affreux s'offrait de tous côtés : le sol le plus maigre n'était couvert que d'arbres chétifs ; ça et là quelques touffes d'herbes croissaient sur le sable. Les chevaux tombaient à chaque instant : tous les êtres vivans semblaient fuir ce désert.

« Il est impossible, s'écrie M. Oxley, de décrire avec vérité les divers obstacles que nous rencontrâmes ; le 18 après avoir surmonté ceux que nous offraient les fondrières et les sables

mouvans, nous avons parcouru près de onze milles, et nous cherchions un lieu propre à y faire halte, lorsque nous sommes entrés dans une forêt touffue de petits eucalyptus qui avaient été brûlés récemment. Leurs branches et leurs troncs noirs et la couleur bleue terne de leur feuillage leur donnaient un air extrêmement triste et sombre. Ce bois était si serré, que nous avions beaucoup de peine à y faire tourner nos chevaux ; les rayons du soleil ne pénétraient jamais jusqu'au sable où croissaient les arbres. Rien n'annonçait une fondrière ; tout à coup les pauvres animaux enfoncèrent jusqu'à la sangle ; on se ferait difficilement une idée des peines que nous eûmes à les tirer de là. Nous fûmes ensuite obligés de marcher pendant trois milles le long du bord de ce vaste sable mouvant, dans une direction contraire à celle que nous suivions, avant de trouver un terrain ferme, ou de l'eau pour nos chevaux ; ils n'eurent d'ailleurs que de l'herbe épineuse pour paître ; elle n'est pas nourrissante ; aussi les pauvres animaux maigrissaient-ils à vue d'œil.

« Le lendemain ils étaient tellement exténués qu'on s'arrêta ; nous avons marché toute la journée sans avancer, les sables mouvans formant comme un cercle autour de nous. Il était pénible de voir nos chevaux, après qu'on les avait débarrassés de leur charge, s'étaler à nos pieds ; ils avaient à

peine la force de se soutenir quand on leur avait mis la selle sur le dos.

« Les sables mouvans qui nous causaient tant d'embarras, se trouvent dans des cavités entre des monticules irréguliers, qui s'élèvent sur une plaine, en se dirigeant au nord-ouest. La réunion de ces tranchées en forme quelquefois une fort grande, et les pointes des collines qui s'y rencontrent, offrent le seul moyen de les traverser. Il était évident que le commencement de l'hiver avait été très-humide, et les dernières pluies avaient probablement produit ces marais dont l'eau continue à s'écouler. Cette contrée doit dans tous les temps être impraticable par des causes contraires : dans la saison humide, c'est une fondrière ; dans la saison sèche elle est dépourvue d'eau. Voyant qu'au nord et au nord-est le pays s'abaissait pour ainsi dire à rien, on décida de marcher plus à l'est qu'auparavant, et au lieu d'essayer de faire le tour des marais que nous rencontrerions au nord, de suivre leur contour au sud, ce qui devait finir par nous faire arriver dans une région plus haute. L'état de nos chevaux nous mettait d'ailleurs dans la nécessité de prendre cette route. Il n'y avait pas jusqu'à nos chiens qui ne souffrissent. Depuis quatre jours nous étions obligés de partager notre nourriture avec eux ; nous leur avions tant d'obligations pour

les services qu'ils nous avaient rendus, que nous le faisons avec plaisir. Ces bois abondaient en potorous, et nos chiens, malgré la faim, ne voulaient pas toucher la chair de ces animaux, même quand elle était cuite.

La journée du 20 fut consumée en efforts inutiles ; après avoir parcouru neuf milles et fait avancer les chevaux, au risque de leur vie, à travers deux branches d'un marécage moins considérable que les autres, on eut le chagrin de se retrouver à quelques centaines de pieds du point d'où l'on était parti. On était de tous côtés entouré de fondrières ; du haut d'un tertre on examina le pays : il était bas et inégal au nord-est, au nord et au nord-ouest ; la chaîne de Hardwicke le bornait du nord à l'est, à la distance d'une quarantaine de milles. « Le résultat des efforts de cette journée nous avait complètement abatus, dit M. Oxley, et pour un moment un sentiment qui approchait du désespoir s'empara de nous. Nous ne savions plus de quel côté nous diriger. Regagner les monts Arbuthnot pour éprouver de nouveau les maux que nous avions soufferts, était une idée qui ne pouvait pas même se présenter à notre esprit. Après avoir fait toutes les réflexions que notre situation critique exigeait, on pensa que le parti le plus prudent était de retourner assez en arrière pour atteindre les terres

hautes situées au sud-est, où nous espérions trouver un emplacement sec et des pâturages pour nos pauvres chevaux.

« On atteignit le 22 l'endroit qu'on avait quitté le 16. Depuis quatre jours le temps était extrêmement orageux : il tombait de la pluie et de la grêle ; les vents soufflaient principalement de l'ouest et du nord-ouest ; la température était très-froide pour la saison et sous la latitude où l'on se trouvait. Le 24 au matin on fut bien surpris de voir qu'il avait gelé pendant la nuit : le thermomètre ne marquait que 28° (1°. 78 - 0). La glace avait l'épaisseur d'une piastre à quelques pas du feu. »

On marcha au sud en remontant le long d'un ruisseau. Depuis que l'on était dans le désert, on n'avait pas voyagé avec tant de facilité. Dès qu'on fut entré dans une vallée boisée où l'herbe était passable, quoiqu'il ne fût pas tard, on s'y arrêta pour que les chevaux pussent manger et prendre des forces.

Le 25 on se trouva de nouveau dans une plaine raboteuse remplie de fondrières ; mais elle se terminait à une petite vallée entourée à l'est et à l'ouest de collines dont la base était granitique et le sommet calcaire. L'excellente qualité du sol annonçait que l'on était hors du domaine de la stérilité ; effectivement on traversa ensuite une

vallée spacieuse, arrosée par une belle rivière qui la fertilisait : on ne put pas voir son étendue au sud-ouest, parce que de ce côté elle serpentait entre des montagnes couvertes de forêts ; son ouverture du côté de l'est avait près de cinq milles de largeur. On monta sur une colline conique d'où l'on jouit avec délice d'un coup d'œil d'autant plus agréable que l'on n'y était pas accoutumé : on avait devant soi des collines, des vallons, des plaines magnifiques, bornées à l'est par une chaîne de hauteurs, au-delà de laquelle on voyait des montagnes plus élevées ; au nord-ouest une vallée large de huit à dix milles conduisait aux monts Hardwicke éloignés de quarante-cinq milles ; des monticules, des plaines boisées couvraient la surface de cette vallée, où coulait la rivière dont on avait suivi les bords. Le terrain s'élevait à l'est ; au sud d'immenses plaines ondulées s'étendaient jusqu'au pied de montagnes couronnées de forêts : le sol était excellent ; les kangorou abondaient au milieu des vallées et des hauteurs, et les casoars dans les plaines. Quelle différence avec la région affreuse d'où l'on sortait ! Tous les points que l'on observa reçurent des noms. La trésorerie britannique fut mise à contribution pour les lieux les plus remarquables : les amis des voyageurs eurent ensuite leur tour.

On aperçut trois naturels dans la vallée de

Lushington : néanmoins tout ce pays parut faiblement habité ; quelques familles errantes composent toute sa population.

Les voyageurs parcoururent jusqu'au 6 septembre le plus beau pays imaginable ; c'était une suite continuelle et variée de collines , de vallées , de plaines , de rivières que l'on passait aisément à gué : des paysages pittoresques s'offraient de toutes parts à la vue. On s'apercevait qu'il avait plu : le terrain gras et fertile était quelquefois amolli au point de rendre la marche fatigante ; mais l'on ne courait pas des dangers comme dans les déserts : on craignit une fois de se trouver de nouveau dans des fondrières dont on aurait des peines infinies à se retirer ; cette appréhension fut de courte durée ; on ne tarda pas à sortir de ces terrains fangeux. La plupart des collines et des montagnes présentaient dans leur composition une grande variété de roches , par exemple du granit , du porphyre grossier , de la pierre calcaire et du basalte ; quelquefois l'aiguille aimantée éprouva de grandes perturbations.

L'on n'était pas embarrassé pour la nourriture ; l'on voyait les kangourous et les casoars courir par centaines dans cette belle contrée : les chiens des voyageurs en tuaient autant qu'on en pouvait manger. Un jour ils vinrent à bout de deux casoars , qui à coups de bec en avaient blessé un très-

dangereusement. On vit beaucoup d'orinthorhynques dans une rivière que l'on n'avait pu traverser qu'en jetant sur la partie la plus étroite des arbres que l'on abattit pour en faire un pont. C'était la plus large que l'on eût vue après le Macquarie et le Castlereagh : elle fut nommée Peel's-River.

Ce qui surprit le plus les voyageurs fut de rencontrer dans une vallée à l'est du Peel's-Range des masses énormes de granit éparses à la surface du sol , ainsi que sur les coteaux ; on ne pouvait deviner quelle cause puissante les avait transportées loin de leur gisement primitif. On observe le même phénomène dans quelques pays de l'Europe , notamment en Finlande , où des rochers de cette substance sont épars au milieu de terres marécageuses , quoiqu'il ne s'en trouve pas dans les hauteurs voisines.

On avait voyagé le 5 septembre dans des montagnes dont la hauteur fut estimée dans quelques endroits à 3,000 pieds au-dessus du niveau de la mer ; toutefois elles étaient tapissées d'herbe jusqu'à leur sommet : d'autres moins hautes n'offraient pas un seul rocher à leur surface. On descendait ensuite dans de belles vallées , dont le sol annonçait la plus grande fertilité ; on observa sur divers points des fragmens de quartz et de très-bon silex ; c'était la seconde fois qu'on en ren-

contrait dans cette contrée. L'endroit où l'on fit halte et où l'on se reposa le 6 était située par $31^{\circ} 1'$ sud, et $151^{\circ} 5'$ est.

Le canton que l'on parcourut le lendemain était extrêmement montueux et âpre. Des voyageurs moins accoutumés à rencontrer des difficultés auraient pu être effrayés des collines escarpées qu'il fallait franchir; leurs flancs couverts de cailloux détachés augmentaient le peu de sûreté de la marche. Ces inconvéniens disparaissaient devant le plaisir que faisaient éprouver la beauté du coup d'œil et la fraîcheur de la verdure. « Nous avons, dit M. Oxley, monté graduellement pendant trente milles; nous étions arrivés dans une région très-haute, et je me flattais de l'espoir d'atteindre bientôt au point de partage des eaux de l'est et de l'ouest. Une pente assez aisée nous fit parvenir au sommet qui me parut le plus haut de cette masse de montagnes, et je pensai qu'il nous conduirait dans la chaîne principale. Nous pûmes de là contempler le pays que nous venions de quitter, ainsi que celui du sud qui était très-montueux et peu boisé. A l'est et au nord-est il paraissait moins inégal et moins élevé que la crête sur laquelle nous étions; elle s'élargissait ensuite, et formait un plateau couvert de forêts. Un mille plus loin à l'est nous vîmes dans la vallée au-dessous de nous une rivière considérable qui

coulait avec rapidité au nord, et semblait se diriger ensuite plus à l'est. Jamais peut-être l'aspect d'un pays n'a changé plus brusquement. En moins d'un mille, l'eucalyptus robuste fit place au globuleux, qui croissait avec une vigueur remarquable; jusqu'alors on ne l'avait vu que sur le bord des rivières. Au lieu d'un terreau noir et léger qui couvrait précédemment la surface du sol, c'était une argile compacte et tenace; quoiqu'elle fût tapissée d'herbe, la végétation moins riche montrait que le changement de terrain n'était pas favorable aux graminées. Du haut de cette chaîne nous descendîmes graduellement vers la rivière que nous avons vue, et dont nous suivîmes les bords pendant un mille; puis nous fîmes halte. Le pays était entièrement ouvert, quoique bien ombragé par de grands arbres, excepté dans le voisinage de la rivière; ses rives s'abaissaient en pente douce. Comme nous étions à moins de cent milles de la côte maritime, j'étais fortement persuadé que nous avions franchi la partie la plus haute de cette région, et qu'en avançant nous ne trouverions pas d'autres montagnes de partage. Quant au cours ultérieur du fleuve sur lequel nous étions campés, il était difficile de former quelque conjecture à cet égard.

« Un de nos gens qui était allé avec les chiens

à la chasse des kangorou, rencontra une troupe de naturels, parmi lesquels il y avait des femmes et des enfans : deux hommes l'accompagnèrent jusqu'à notre tente. Leur conduite prouva qu'ils avaient entendu parler des hommes blancs, probablement de ceux de l'établissement de Newcastle : rien de plus hideux que ces gens ; ils avaient des traits affreux. Ils étaient d'une malpropreté dégoûtante ; leurs jambes longues et grêles ne paraissaient pas assez fortes pour soutenir leur corps : toute leur personne offrait le contraste le plus marqué avec leurs compatriotes de l'intérieur qui étaient grands, et avaient des figures mâles. Nous leur donnâmes une petite tortue que nous venions de prendre dans la rivière ; ils se mirent à la faire cuire à l'instant. La chaleur eut bientôt détaché l'écaille du corps de l'animal qu'ils dévorèrent avec les entrailles. Quelques-uns des nôtres allèrent visiter le camp de ces naturels. Il s'y trouvait une dizaine d'hommes ; les femmes et les enfans en étaient partis. Cette jalousie pour les femmes existe dans tout l'intérieur du continent. Une douzaine d'arbres abattus autour de ce camp expliqua pourquoi on en avait rencontré une si grande quantité à terre : ces sauvages en usent sans doute ainsi pour faire sortir les phalangers, les potorou et les autres animaux qui se

nichent dans les creux. On nomma la rivière le Sydney, parce que l'on avait ce jour-là coupé le méridien de cette ville. »

Il fallut la remonter pendant trois milles le 8 septembre, avant de trouver un lieu commode pour la passer ; car elle coulait avec beaucoup de rapidité sur un lit rocailleux. Le pays des deux côtés s'abaissait en pente douce vers le Sydney : il était couvert et boisé. Quand on fut arrivé sur l'autre rive, on marcha dans de belles forêts d'eucalyptus, qui croissaient généralement sur les flancs et les sommets de collines nues et pierreuses, et s'étendaient à plus de deux milles à l'est du Sydney. Ensuite on entra dans une contrée découverte et légèrement ondulée ; pas une chaîne ou une cime aiguë ne bornait la vue d'aucun côté : toutes les hauteurs que l'on avait traversées s'abaissaient vers le nord, et toutes les eaux se dirigeaient vers ce même point.

Après avoir parcouru neuf milles dans cette belle plaine que l'on aurait prise pour un parc, et dont le sol était excellent, quoique un peu compacte, on fit halte dans une vallée magnifique. Si l'on avait voulu l'orner, observe M. Oxley, on n'aurait pu que gâter les beautés simples de la nature : elle était arrosée par un ruisseau. On aperçut des feux à un mille de distance ; mais dès que les sauvages eurent découvert les voyageurs, ils décampèrent.